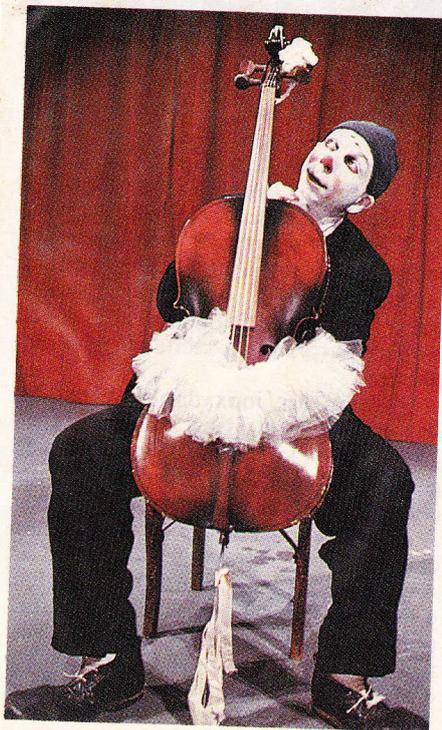


L'un est clown, l'autre aussi

Jango Edwards et Buffo sont clowns. Américains. Tous les deux nés à Detroit, il y a trente-sept ans. Tous les deux rodés, érodés, par les galères, de coffee shops en chapiteaux miteux. Tous les deux pitres sans frontières depuis qu'ils ont quitté les Etats-Unis. Leur fiche d'identité jumelle s'arrête là. Sur le terrain du burlesque, Jango et Buffo seraient plutôt frères ennemis.

Jango Edwards, et, en bas, Howard Buten, dit « Buffo ».



Jango, c'est la bête curieuse dans le cheptel des bons braves augustes des familles, il est le bouffon classé X, le clown interdit aux moins de 18 ans. Dingo, Jango, porno, scato. Jusqu'à la vulgarité la plus grasse, jusqu'au sordide. Au Splendid Saint-Martin, dans un décor de gratte-ciel en plastique, devant cinq rockers déjetés, il dégingue le rhythm and blues, exécute des danses du scalp et du sexe, mime les débiles avec un exhibitionnisme sans foi ni loi. « Pour faire rire, dit-il, je suis prêt à aller toujours plus loin. » Qu'il se rassure. Il y va.

Il commence son show en barjot trépignant devant des toilettes fermées qui débordent. L'achève, nu comme une limace, après avoir plongé, tête la première, dans un verre d'eau. Il a fait rire l'Amérique profonde des conventions et des « parties » de charité. Il a été beatnik à Londres. Il a ressuscité à Amsterdam la fête des Fous. Ses outrances font peur. Car, lorsqu'il joue les cow-boys tarés, les supermen ringards, les « preachers » hystériques, ce sont tous les déchets d'une sous-culture très contemporaine qui alimentent sa bauge. On peut rester de marbre. Mais ses tartes à la grenaille, c'est un peu chacun qui les reçoit.

Face à ce monstre nocturne, Buffo semble traverser des matins rêveurs. Musicien, ventriloque, acrobate, danseur, il glisse sur la scène du théâtre du Ranelagh, un cœur rouge à la main. Il joue de la trompette, du violon, du bandonéon, imite des cassettes de variétés qui se déroulent à l'envers, essaie de séduire son violoncelle, improvise un époustouflant numéro de batterie avec une boîte à outils, une corbeille à papier, des balais.

Léger, naïf, ravi. Dupant son monde. Buffo n'est pas Buffo. Le béret, le nez rouge et les grandes godasses enlevés, qu'est-ce qui reste ? Howard Buten, docteur en psychologie, spécialiste mondial de l'autisme, romancier. De « Monsieur Butterfly » ou de « Quand j'avais 5 ans, je m'ai tué », une ballade entre larmes et rires vendue dans le monde à 700 000 exemplaires.

Extravagant ? Non, simplissime. « A 20 ans je voulais partir en Chine pour étudier le taoïsme. Je me suis retrouvé homme à tout faire, pour voir, dans un petit cirque. Comme les troubles de l'enfance m'intéressaient, j'ai étudié l'autisme. Comme j'aime bien raconter, j'ai écrit. » Elémentaire, my dear Buffo. A condition de pouvoir jouer toutes les partitions à la fois. Buffo, pour Buten, c'est l'entracte. Mais il n'est jamais si sérieux que lorsqu'il fait l'enfant. **R. B. ■**

V A R I E T E S

■ ■ ■ **Nino Ferrer**

Un des rares authentiques lonesome cow-boys du showbiz hexagonal et, en même temps, un fantastique interprète de rythm'n blues. Pour l'occasion, il sera tout seul avec sa guitare et son piano.

Les 25 et 26 septembre,
Boulogne-Billancourt. 20 h 30.
Théâtre de Boulogne-Billancourt,
60, rue de la Belle-Feuille,
rens. au 46.03.60.44.

■ **Claude Semal**

Un chanteur belge qui s'attaque aussi acidement à son pays que Baudelaire. Une référence.

Du 29 septembre au 24 octobre, Paris 4^e,
22 h 30, Théâtre du Tourtour,
20, rue Quincampoix, tél. : 48.87.82.48.

J A Z Z

■ ■ ■ **Distel / Sylvestre / Curbillon**

Lorsque Sacha Distel empoigne sa guitare, le jazz devient une grande dame.

Le 24 septembre, Paris 14^e, 22 h,
Le Petit Journal Montparnasse,
13, rue du Commandant-Mouchotte,
tél. : 43.21.56.70.

■ ■ ■ **Marcel Zanini Quintet**

La plus belle moustache du jazz français.

Le 24 septembre, Paris 5^e, 22 h,
Le Petit Journal Saint-Michel,
71, bd Saint-Michel,
tél. : 43.26.28.59.

■ ■ ■ **4^e Festival de jazz de Marne-la-Vallée**

Une manifestation plutôt bien fréquentée à la périphérie parisienne; avec, le 26 septembre, Francis Lockwood Trio; le 1^{er} octobre, Big Band Franco-Allemand (avec Jenny-Clark, Mangelsdorff, Humair); le 2, Xavier Cobo Quintet, Paul Motian Quinte; le 3, Eric Barret, Henri Texier; le 4, Trio Mosalini / Betye

L'ÉVÉNEMENT DE LA SEMAINE

Dingo Jango

Il est complètement fêlé, ce gars-là. Absolument givré. Un typhon de loufoquerie, une mousson hirsute, un simoun d'excentricités en tout genre. Un gugusse simiesque, un acteur total aux étranges avatars qui dégage une énergie de superproductions style Hollywood. Sur la petite scène du Splendid Saint-Martin, il écume, il éructe, il promet son sexe aux dames du premier rang. Elles l'auront en rappel. Entièrement nu sur scène, le pénis coincé entre les cuisses, il se livre à une ravageuse pantomime. Tel un Samson du flagrant délire, son ample chevelure flotte au gré de tableaux décapants. Tour à tour fils de la jungle, prêcheur barjo, superman, cuisinier, rocker obèse, ivrogne concertiste, acrobate faisant le saut de l'ange dans un verre d'eau, cow-boy d'opérette... Une démençe universelle dont nous n'avons guère l'habitude sous nos frileuses latitudes. Parfois le rire grince aux mezzanines. Une obscénité de Jango Edwards fait tiquer le balcon. Comme il ne parle qu'anglais, toute une partie de ses saillies (si l'on peut dire) échappe à l'assistance. Certains sketches semblent des lustres. Et quand ce doux dingue du Michigan se met à jacter à perte de harangue, on commence à trouver le temps franchement long. Dommage qu'il ne fasse pas uniquement dans le muet. Car ses dons d'improvisations corporelles sont souvent mieux servis que ses niagaras sonores. Un clown pour grandes personnes, nous n'avons pas l'habitude de cette espèce-là. Nous manquons de point de référence. En magasin, le rire français ne possède que le misanthrope littéraire ou le tribun hâbleur; il faudra qu'il se fasse à la jovialité vulgaire, au dévergelage systématique par gags au napalm. Plusieurs générations à éduquer. Cela prendra du temps. Mais c'est si joli, un parterre à la française qui bascule devant le plus beau de tous les Jangos du monde.

Jusqu'au 8 octobre, Jango Edwards au Splendid, Paris.
tél. : 42.08.21.93.

PATRICE DELBOURG

Iman / Caratini, Steve Lacy; le 9, Marc Ducret Trio, Art Blakey; le 10, Vienna Art Orchestra; le 11, Luther Allison, Dirty Dozen Brass Band, etc.

Du 26 septembre au 11 octobre,
Marne-la-Vallée, Centre d'art et de culture,
rens. au 60.05.64.87.

■ ■ ■ **Eric Lelann**

Un son de trompette beau comme une vague.

Du 30 septembre au 6 octobre, Paris 1^{er},
23 h, Le Petit Opportun,
tél. : 42.36.01.36.

■ **Sylvain Kassap / Gérard Marais**

Un sax et un guitariste au carrefour de la musique contemporaine, du free jazz et du jazz classique.

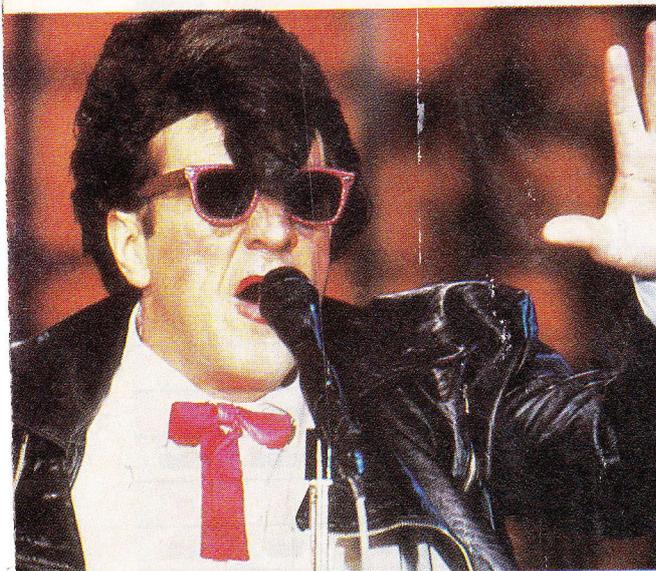
Le 30 septembre, Paris 3^e, 22 h, Le Pastel,
60, rue Rambuteau, tél. : 42.77.08.27.

R O C K

■ ■ ■ **Trashing Doves**

L'underground anglais actuel. Austère.

Les 29 et 30 septembre, Paris 18^e, 1 h,
La Locomotive, 90, bd de Clichy,
tél. : 42.57.37.37.



Jango Edwards: une démençe universelle.

LES DISQUES DE LA SEMAINE

■ **Paparazzi**
« Tant d'amour »

Ils sont passés en première partie de Daniel Lavoie à l'Olympia. Ceci n'est qu'un zakouski, un plat de résistance est annoncé. Mais déjà une voix différente, une rythmique solide, quelque part entre Edith Piaf et Bronsky Beat, si l'on aime mettre la mélodie dans des boîtes de rollmops. L'histoire de ce groupe commence au Québec en 1982. A droite, Andrei-Morris Starr, une véritable bête de scène. A gauche, Leberg, maître d'œuvre d'un arsenal de claviers sophistiqués. A l'arrivée, le plus européen des groupes du Nouveau Monde. Toujours à découvrir. P.D. CBS

□ **Marianne Faithfull**
« Strange Weather »

Cette femme est fragile, ca belle, détruite, les ongles bo au sang. La voix brisée de égérie d'au moins trois Ro Stones a, depuis sa résurrection gouffre, en 1979, avec le so Broken English, peuplé bier rêves moites. Les deux dis suivants laissèrent sceptiques d'un. Celui-ci est carrément le Trop clean. Trop varié, amerloque des années 50, Julie London alanguie. La nou version aseptisée du mythique Tears go by écrit spécialement elle par Jagger est une véri horreur. C'est dommage. Island, dist. RCA, 208 431.